

l'invention ni la propriété exclusive d'un écrivain et ne vaut que par les études de caractère auxquelles il donne lieu. Or, Maurice Guillemot, dans sa franchise de débutant, a dessiné son héros d'un trait plus ferme et plus expressif. Il a restitué, sans luxe inutile de descriptions, d'analyses ni d'épisodes superflus, une figure vivante et douloureuse. Cet amant à l'âme inquiète et compliquée de cette fin de siècle, c'est bien l'un de nous, sinon le résumé essentiel de nous tous. Et sa maîtresse, cette femme sensuelle, féline, inconsciemment égoïste et cruelle, qui porte dans son corps comme dans son esprit le charme séduisant et le poison mortel? mais tous, nous l'avons rencontrée, désirée, courtisée... car l'espèce en est très répandue et nous sommes fatalement attirés vers elle. Si notre cœur n'a pas subi le long martyre, si notre intelligence a échappé à la lente décomposition de cet amour énivrant et néfaste, à quoi le devons-nous vraiment? sinon au hasard aveugle, mais providentiel parfois, qui nous préserve souvent de maux que nous recherchons, que nous regrettons.

Sans faire obstination de psychologie ni de pessimisme, Maurice Guillemot la connaît bien cette femme — peut-être, comme le chat échaudé connaît l'eau chaude — et il en parle sans haine comme sans indulgence, avec le calme impassible d'un analyste impitoyable. Cette femme, qui a pris tout entier et tient sous son charme fascinant et meurtrier le pauvre poète affolé par ses caresses intermittentes, le traîne de déception en déception, d'amertume en amertume jusqu'au dénouement logique: la mort violente, dans un moment de virilité et de lucidité d'esprit. La mort seule pouvait, en effet, le délivrer de cette longue sujétion, lui éviter le calice qui l'attendait fatalement au haut du calvaire: l'abandon suivi d'une lente et douloureuse agonie. Oh! je sais bien! M. Bourget, aussi, arme la main de son poète désespéré, lui fait presser la détente d'un revolver; mais ce n'est qu'un artifice littéraire, destiné à faire verser quelques larmes aux femmes sensibles: nous sommes bientôt rassurés en apprenant que René Vincé s'est fait une blessure anodine — il doit y avoir quelque part, là-haut, un saint très influent, protecteur des héros de M. Bourget. On nous donne même à entendre que la charmante demoiselle, séduite par le poète et abandonnée pour la femme du monde, est prête à pardonner à l'amoureux prodigue et à le rendre heureux, comme s'il n'était rien arrivé. Ne faut-il pas que ce poète privilégié, applaudi déjà dans les salons et à la Comédie-Française soit un jour de l'Académie comme M. Paul Bourget lui-même? La vie n'est pas si cruelle, le monde n'est pas si mauvais, les passions ne sont pas si décevantes que ces affreux pessimistes se plaisent à le dire. Nous ne marchons pas, quoiqu'on ait quelque raison de le croire, de faillite en faillite jusqu'à la banqueroute finale. D'ailleurs, à quoi bon nous menacer toujours de cette alternative terrible, le mal de vivre ou le néant?

— Soit! mais alors nous ne retrouvons plus dans *Mensonges*, en dépit de l'étiquette, les idées pessimistes dont M. Bourget se targuait à ses débuts, quand, saturé de philosophie allemande, il promettait ses airs dolents et contristés dans les brasseries du Quartier-Latin et dans les salons qui commençaient à s'entr'ouvrir à sa notoriété naissante. Ce serait à croire qu'il ait fait depuis amende honorable aux pieds de M. Renan, et qu'il ait abjuré toutes les croyances de sa jeunesse, y compris son admiration pour Balzac et son

fameux pessimisme qui le rendait intéressant aux yeux des vieux bas-bleus.

Maurice Guillemot a eu le bon esprit de ne s'inféoder à aucune école littéraire; il semble vouloir rester indépendant et agir selon sa conscience artistique, sans autre préoccupation que celle de laisser un ensemble d'œuvres personnelles. Il se soucie bien de tout ce qui gêne M. Paul Bourget, depuis que celui-ci a été promu auteur à la mode et que l'Académie rêve — de l'accaparer pour le mettre à la tête d'un mouvement de réaction spiritualiste, destiné à combattre l'influence du naturalisme. Tout ce qu'on pourrait dire dans les salons académiques et dans les bureaux des revues graves ne lui ferait pas modifier le moindre détail dans le fonds ni dans la forme des œuvres qu'il s'appête à publier. L'opinion de tous ces gens guindés, prétentieux, ennemis intéressés de tout talent original, n'a encore aucune influence sur lui. Voilà pourquoi, ayant traité un sujet en même temps que M. Bourget, il a donné à son personnage principal plus de relief, plus de vie. Loin de nous, cependant, la prétention d'opposer la première œuvre d'un débutant au meilleur roman que M. Bourget ait écrit, roman d'une grande valeur artistique malgré certaines parties d'une faiblesse notoire, dues soit à des concessions regrettables soit à l'inégalité de talent.

M. Alexandre Dumas, si bienveillant qu'il soit, n'abuse pas de sa haute situation littéraire, de son influence considérable sur le public pour patronner tous ceux qui sollicitent cet honneur. Cependant il a bien voulu être le parrain de Maurice Guillemot, et l'on peut dire que, quand il prend la plume pour recommander quelqu'un, il fait copieusement les choses. L'illustre auteur de la *Dame aux camélias* a écrit pour les *Lettres d'un amant* une longue consultation sur l'Amour, une de ces préfaces dont il a le secret. Car M. Dumas n'est pas seulement un grand écrivain dramatique; c'est aussi et surtout un préfacier unique. Toutes ses pièces, tous ses ouvrages sont précédés de dissertations magistrales sur des questions littéraires ou sur des problèmes sociaux dans lesquelles il a placé toutes les audaces, toutes les vérités, tous les paradoxes, toutes les fantaisies qu'il n'avait pu faire entrer dans le cadre restreint du livre, dans les moules étroits des conventions dramatiques. A tel point que ces préfaces touffues, exubérantes, d'allures plus libres, d'une observation plus franche, pleines de traits et de pensées vraies graduées jusqu'au paradoxe, sont de véritables œuvres d'art qui registeront à l'action du temps mieux que certaines des œuvres qui les ont inspirées. Les romans de M. Dumas, à part un ou deux, ne comptent plus; ses pièces sont vieillies d'une reprise à l'autre; mais les préfaces sont toujours jeunes, toujours fraîches, parce qu'elles sont aussi plus sincères et plus vraies.

Une préface de M. Alexandre Dumas est une excellente recommandation, une bonne fortune inespérée pour un livre; mais quel dangereux voisinage! De fait, l'on pouvait craindre, en lisant la lettre-préface adressée à Maurice Guillemot, qu'une entrée aussi succulente ne fît trouver un peu fades les mets suivants. Mais les *Lettres d'un amant*, font bonne figure à côté de cette page de haute couleur. Dans leur modestie, elles conservent leur éclat particulier, leur délicatesse, leur senteur pénétrante d'arbustes en fleur sous la verdure sombre, dans l'haleine âcre et fort des pins de Provence.

ERNEST VINCI.